

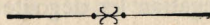
Moi, j' croyais c'pendant, c'est curieux,
 Toutes les agrégations dissoutes.
 On expulse alors sans façons
 Tout l' monde à coups de pied dans l' derrière,
 En dépit des protestations
 Des candidats protestataires.

N'empêche que malgré tout c' chahut,
 On s'instruit quand même à c't école.
 Après la boxe et l' jiu-jitsu,
 J'apprends à soigner la pécole,
 Et j' pourrai, profitant sans r'tard
 D' mes connaissances anatomiques,
 Pratiquer dans les règles de l'art
 L' passage à tabac scientifique.

Mais où ce s'rait utile vraiment,
 C'est si les médecins s' mettaient en grève ;
 Les grèves, ça nous connaît, bon sang !
 Et les remplacer s'rait chose brève ;
 Pour faire suite aux agents plongeurs,
 Aux flics polyglottes ou cyclistes,
 On aurait les sergots docteurs,
 Les cipaux chirurgiens-dentistes.

En somme, l' métier m' va comme un gant,
 Bien qu' la chose soit un peu nouvelle,
 J' peux pas dire qu' ça soye fatigant,
 Ça n' fait turbiner qu' la cervelle.
 Mais, pourtant, leur agrégation
 Ça manque un peu d' femmes et j' préfère
 Tout d' même encore être de faction
 Au promenoir des Folies-Bergères.

A. B. (1910)



ADIEUX A MA CALOTTE. (1)

Air : Le Vieux Sergent.

Après six ans passés à mon service,
 O ma calotte, accepte mes adieux !
 Il est grand temps de cesser ton office,
 Car aussi bien nous vieillissons tous deux.
 Pour te lustrer vainement je te frotte,
 Le teint pissex de ton velours terni
 Me dit assez, ô ma vieille calotte,
 Que désormais pour nous tout est fini. } (bis)

Dans tout le cours d'une longue carrière,
 Tu m'as suivi, du début à la fin,
 Des sombres murs de la Salpêtrière,
 Aux bords fangeux du canal Saint-Martin.
 Quand chez Lélut une foule idiote,
 Sur ton passage, écarquillait les yeux,
 T'attendais-tu, déplorable calotte,
 A faire un jour pitié même aux galeux ? } (bis)

Rappelle-toi le jour où sur ma tête
 Tu te posas pour la première fois.
 Du gland soyeux qui décorait ton faîte,
 J'étais plus fier que du bandeau des rois !
 Le temps a fui, t'emportant dans sa hotte,
 Où sont tombés, hélas ! mes vingts-cinq ans.
 Qu'ils étaient beaux, ô ma pauvre calotte,
 Ces jours enfuis de ton premier printemps ! } (bis)

Humble roupiou, timide bénévole,
 Je te voyais dans un lointain brumeux,
 Tu me semblais la splendide auréole
 Dont se paraient quelques fronts radieux !

J'ai depuis lors un peu changé de note,
Et tempéré mon admiration.
Mais des Bédouins, ô magique calotte, } (bis)
Tu fais toujours la vénération.

Ne blaguons pas le culte des ancêtres !
L'un de mes chefs s'est appelé Vernois
Grisolle, Hardy, Bouvier furent mes maîtres,
Et Nélaton m'a vu suivre ses lois.
Dans la pratique où désormais je flotte,
Vaste océan perfide aux matelots,
Leur souvenir et le tien, ma calotte, } (bis)
Me sauveront de la fureur des flots.

Couverts d'étain, assiettes de faïence,
De nos festins tel était l'ornement :
Maigres festins... dont règlait l'ordonnance
Notre économe... économiquement.
De loin en loin, quelque honnête ribote,
Comme Hippocrate en ordonne à ses fils...
Lorsqu'au régal préside la calotte, } (bis)
Non, il n'est pas de princes mieux servis.

Joyeux propos de nos salles de garde !
Chers compagnons de mes plaisirs perdus,
Dans le passé déjà je vous regarde ;
A vos côtés vous ne me verrez plus.
Qu'il serait doux de pouvoir, côte à côte,
De l'avenir affronter le combat !
Mais l'amitié qui naît sous la calotte, } (bis)
Quand tout vieillit, seule ne vieillit pas !

De l'internat vénérable symbole,
Drapeau sacré que rien ne peut flétrir,
A toi les vœux, la dernière parole
Du vétéran qui s'apprête à mourir...

Mais, pour un mort, bien longtemps je radote :
Encore adieu. Dussions-nous en pleurer,
Embrassons-nous, ô ma chère calotte, } (bis)
Pour tout jamais il faut nous séparer !

D^r Maurice RAYNAUD

1 Chanson faite à l'hôpital Saint-Louis et chantée au banquet de l'Internat
du 6 février 864.



LE DERNIER JOUR DE GARDE

Air *Aristippe*.

C'est aujourd'hui ma dernière corvée,
L'oiseau captif s'enfuit de l'hôpital ;
Après quatre ans ma consigne est levée,
Et je retourne en mon pays natal.
En vous quittant je saute d'allégresse,
Sombre prison, vrai séjour de bannis,
Murs ennuyeux, d'où suinte la tristesse,
Ah ! quel bonheur ! mes quatre ans sont finis !

Adieux, vieux lit, dont jamais un doux songe
Ne visita le sommier montueux.
Table, où des plats la savoureuse axonge
A dessiné des méandres crasseux :
Antique salle aux parfums de cuisine
Et de tabac si tendrement unis...
L'air pur des champs va remplir ma poitrine,
Car, Dieu merci, mes quatre ans sont finis !

Adieu, Bédoun, pieuvre nosocomiale,
Qui sur les lits se jette avec fureur,
Adieu, visite, où le soir on signale,
Avec le poulx, du rectum la chaleur ;